

JU – JITSU

INTRODUCTION

Chaque peuple possède, dans l'héritage que lui ont laissé les générations passées, des techniques de combat élaborées au cours des guerres, à l'échelle du groupe, ou résultant de l'expérience individuelle. Cependant, dans la majeure partie des cas cette tradition s'est perdue dans un XXème siècle hanté par la technologie.

Mais, Il n'en va pas de même pour le peuple japonais qui semble l'héritier direct de ses combattants d'antan, qui revivent à travers les budo un engouement tenace qui perdure jusqu'à nos jours. **Pourquoi ?**

Le guerrier, et d'une manière générale tout ce qui a trait à la science et à l'éthique militaire, a toujours occupé une place centrale dans la société nipponne d'autrefois, sur laquelle il a, en quelque sorte, déteint.

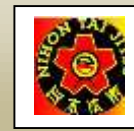
Ensuite, la préoccupation martiale est devenue à ce point fondamental qu'elle cessa rapidement d'être considérée comme accessoire, pour concentrer sur elle l'ensemble des valeurs spirituelles et morales de la caste aristocratique.

Peu à peu éclot une conception originale, qui va de plus en plus nettement démarquer le peuple japonais des autres : son penchant vers la chose guerrière l'amène progressivement à introduire, jusque dans les techniques de combat proprement dites, des concepts nouveaux et inattendus de métaphysique ; c'est progressivement l'amalgame de techniques et de notions philosophiques prenant racine en Chine, la grande initiatrice dans bien des domaines, comme le yin et le yang, le tao, le Bouddhisme zen.

Ce phénomène d'échanges permanents a fini par faire du **yamato damashii** (l'esprit japonais) un « esprit combattant ».

Le Japon, comme d'ailleurs la Chine et d'autres peuplades du Sud-Est asiatique, donnera une vie particulière à ses techniques martiales, leur insufflant une sorte de souffle mental, qui en fera des arts complets et si supérieurs à tout ce qui pouvait alors exister dans le monde.

Évoluant farouchement en vase clos, le Japon développera au cours de son Moyen Âge une civilisation originale élevant l'élément martial au rang d'une véritable institution. Ce sera la **grande époque du samouraï**, le guerrier pur et rude, craint et admiré, dont la vie et la mort sont un exemple pour l'homme du commun car sa



manière d'être jusque dans sa vie quotidienne exprime la « voie » (**michi** ou **do**) que cherche à suivre tout un peuple.

Mais ce qui explique encore davantage la force d'impact des budo dans le monde actuel, c'est sa pérennité technique et le maintien de ses valeurs tout au long des cinq siècles d'histoire qu'a connu le Japon et même malgré qu'en 1868

Le nouvel empereur **Mutsu Hito** exprimera sa volonté de moderniser enfin son pays en ouvrant **l'ère Meiji** (le « siècle des lumières »), bousculant brutalement la « voie » suivie par son peuple depuis des générations ; mais les budo, un moment fortement ébranlés, survivront, grâce à ses maîtres qui continuèrent envers et contre tout à croire à leurs vertus éducatrices.

Les disciplines du budo ont pu parvenir jusqu'à nous, pratiquement inaltérées. Il est vrai que, par contre, l'évolution toute récente de nombre de ces arts martiaux en sports modernes est responsable d'une érosion accélérée de leurs bases traditionnelles ; en effet la civilisation « de consommation » et l'homme souvent superficiel, qui en est le produit, ont davantage altéré les techniques et l'esprit des budo japonais que les cinq siècles précédents.

CINQ SIÈCLES D'HISTOIRE DU JU-JITSU

L'histoire des arts martiaux du Japon peut se décrire en trois temps :

► Le temps du bu Jutsu :

C'était l'époque des techniques de combat plus ou moins primitives (jitsu = technique ; bu = tout ce qui touche à l'aspect guerrier), expérimentées empiriquement au cours des terribles guerres civiles aux XIIème et XIIIème siècles.

A partir du VII^{ème} siècle,

Où le Japon adopte le système chinois de centralisation politique, commence l'ascension irrésistible des classes militaires ; dans cette lutte pour le pouvoir les clans féodaux (uji) se livrent des guerres impitoyables. Les techniques de combat individuelles fleurissent, sans qu'il y ait encore systématisation.

► Le temps du bu- Gei :

L'insécurité devenant permanente, la guerre étant un phénomène endémique, les techniques utilisées par le samouraï sont plus strictement étudiées et codifiées (**gei** = méthode, accomplissement). Peu à peu la manière



de combattre inclut des concepts autres que purement techniques. C'est l'époque où s'individualisent les écoles (ryu) proposant des méthodes concurrentes.

Les techniques sont classées en 18 arts : les BU-GEI JU-HAPPAN

► Le temps du budo :

En **1603** le Shogun Tokugawa **Ieyasu** établit son gouvernement militaire (bakufu) à **Edo** : ses successeurs mettent fin aux guerres civiles incessantes et imposent une longue paix jusqu'en **1868**. Les anciennes techniques guerrières furent par la force des choses dérivées de leur véritable fonction ; sous la férule du gouvernement d'Edo, l'esprit belliqueux du samouraï devint peu à peu un esprit docile, sublimant l'art de la guerre, n'en retenant plus que les règles et les principes d'entraînement.

Le Bugei tendit vers des buts d'éducation et d'éthique plus que vers un stade d'achèvement physique ; en évoluant de la technique à la « voie » (do), les anciennes méthodes basement utilitaristes devinrent véritablement des arts martiaux rituels.

La nouvelle raison d'être de ces arts, tout imprégnés de philosophie, était maintenant le travail du pratiquant sur lui-même, à la recherche de la maîtrise de soi à travers le geste gratuit.

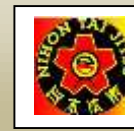
La recherche était plus spirituelle que physique. C'était l'époque des **ko-budo** (les « anciens » budo, à ne pas confondre avec les ko-budo issus d'Okinawa, et qui font usage d'armes agricoles diverses comme le nunchaku, le sai, le tonfa, le kama).

A la fin du bakufu des Tokugawa, en 1868, les budo faillirent disparaître, si faible était alors l'intérêt pour les choses du passé. Puis, grâce au travail acharné de quelques vieux maîtres, ils regagnèrent de la popularité dès la fin du siècle ; il faut donc parler actuellement des **shin-budo** (les « nouveaux » budo).

Les arts martiaux japonais sont extrêmement divers : l'Occident n'en connaît pratiquement que le ju-jitsu, le judo, le karaté, l'aikido et le kendo.

« **Bugei-ju-happan** » est une expression datant des débuts de l'ère d'Edo, signifiant les « 18 arts martiaux » ; mais lorsque l'on y regarde de plus près on s'aperçoit que la classification est plus difficile qu'il n'y paraît : dans le bouddhisme, en effet, le chiffre 8, combiné à d'autres, représente ce qui est illimité... Il faudrait donc traduire par « une quantité d'arts martiaux ».

En fait, un ouvrage paru en 1843, le « **Bojitsu-ryuso-roku** », dénombre au moins 159 écoles majeures d'arts martiaux, divisées en **huit grandes familles**, dont celle du ju-jitsu ; d'autres sources indiquent une centaine d'écoles de ju-jitsu à la fin des Tokugawa, dont une quarantaine de styles majeurs.



LES PRÉCURSEURS DE L'ÂGE CLASSIQUE (1603-1868)

Au milieu du XIX^{ème} siècle :

La situation du ju-jitsu est des plus confuses ; il n'est pas possible d'espérer faire un jour une discrimination correcte entre les écoles (ryu), tant les interférences deviennent évidentes dès que l'on se penche plus avant sur ce problème. Trop souvent les techniques sont les mêmes sous des vocables différents, et ce pour plusieurs raisons :

► **ju-jitsu** est, de nos jours, un terme générique englobant toutes les techniques de combat, à main nue (à part le karaté, qui n'est venu au Japon qu'au début de ce siècle).

En réalité, une foule d'autres appellations recouvraient la même réalité ; ainsi on disait indifféremment : chogusoku, genkotsu, gusoku, chikarakurabe, nakushi, kogusoku, kempo, toride, yawara, wajitsu, shikaku, kumiuchi, koshi no mawari, aikijitsu, **taijitsu**, hakuda.

► Le plus souvent ces techniques envisageaient également le combat avec armes, avant la phase finale (coup de grâce) qui pouvait ne faire appel qu'aux procédés à main nue, mais sans exclusive. D'où les rapprochements techniques, des similitudes stratégiques, des recherches, et souvent des résultats identiques. L'interférence entre les techniques « avec armes » (notamment avec le sabre) et celles « sans armes » est évidente.

► L'isolement géographique, le manque de contacts en raison des distances ou de l'autarcie due aux guerres incessantes, ont souvent été la cause de recherches parallèles et de l'élaboration de techniques jumelles pourtant parfaitement étrangères les unes aux autres, chaque fondateur d'école étant persuadé de son originalité.

► Les confrontations violentes sur les champs de bataille ont tout naturellement provoqué des « échanges » superficiels de techniques dont le vainqueur a souvent cherché à tirer profit afin de parfaire sa propre méthode. Il faut aussi évoquer les cas d'« espionnage » entre maîtres d'écoles rivales, toujours, prompts à s'attribuer les mérites d'une nouvelle découverte technique, ce qui explique notamment le secret dont était généralement entourée l'instruction au dojo (salle d'entraînement des arts martiaux, littéralement « lieu où l'on cherche la voie »).

► Enfin, la grande diaspora des techniques se cache sous une foule d'écoles baptisées des noms de clans, des centres d'instruction, des maîtres d'armes qui en ont établi les bases, ou des principes particulièrement mis en avant dans tel ou tel style ; une nouvelle école peut s'établir simplement parce que son initiateur, maître authentique ou ronin désœuvré, juge bon d'apporter quelques très légères modifications à des techniques apprises ailleurs, à tort ou à raison...



Les principales écoles de ju-jitsu à la fin des Tokugawa

On trouve les noms suivants :

Daito, Hakutsu, Jukishin, Juki, Kito, Kushin, Miura, Sekiguchi, Shibukawa, Shin-no-shindo, Yoshin, Tenjin-Shinyo, Takenouchi, Soshuishitsu, Genkai, Tsutsumi-Hozan, Yagyu-Shingan.

Il convient d'ajouter à cette liste, loin d'être exhaustive, de nombreuses **écoles de bujitsu**, notamment de **ken-jitsu** et de **iai-jitsu** (sabre) qui incorporaient dans leur enseignement des procédés de combat rapproché une fois que, pour une raison ou une autre, le combattant devait continuer à se battre de ses seules mains nues : ainsi la célèbre tenshin-shoden-katori-shinto-ryu, école martiale subsistant encore de nos jours et à la tête de laquelle se trouvent de très grands experts au katana (sabre) ou à la naginata (hallebarde).

On voit que les éléments composant ce que le grand public ne connaît que sous le nom de ju-jitsu sont pratiquement illimités : il est donc évident qu'il ne peut pas y avoir **UN SEUL mais DES ju-jitsu**. Cette complexité s'est nouée au cours des siècles.

Les premières écoles de ju-jitsu :

Tout élémentaires qu'elles aient dû être à cette époque, remontent bien avant les sources écrites que l'on trouve dans l'ancien Japon (notamment les chroniques guerrières) ou les archives laissées par les fondateurs (souvent des **makimono**, rouleaux de parchemin relatant l'histoire de l'école depuis ses origines).

Mais il n'est guère possible d'aller au-delà de ces seules sources authentiques car la tradition orale, antérieure, pêche bien par le même défaut que l'on retrouve à la clé de toutes les civilisations : elle déforme, embellit et induit en erreur tout chercheur sérieux.

On trouve cependant généralement trois versions pour expliquer l'origine du jujitsu (nous utiliserons ce terme dans son sens générique) :

- ▶ Il naît à partir d'éléments strictement indigènes ;
- ▶ Il se fonde sur des techniques importées de l'extérieur (Chine) ;
- ▶ Il est une combinaison des deux premières versions.

Le ju-jitsu est marqué de l'influence chinoise à un moment ou à un autre de son évolution. Certes, tout n'est pas importé, le Japon ayant eu ses propres arts martiaux dont il a également pu s'inspirer ; aussi loin que remonte l'histoire on y connaissait le **sumo** (lutte) et le **chikarakurabe** (épreuves de force pure). Ce qu'on peut dire



c'est que la troisième version est bien plus près de la vérité : soit par l'intermédiaire de Japonais voyageant en Chine, soit par celui de Chinois, souvent commerçants venus dans l'île, l'apport de l'Empire du Milieu a été fondamental.

Cependant il est impossible d'établir une filiation exacte ; il est probable que la première osmose sérieuse eut lieu au XII^{ème} siècle, à la faveur du passage du Bouddhisme zen de la Chine au Japon ; sans doute certains lettrés et moines chinois apportèrent-ils également des éléments de kung-fu (notamment le fameux shaolin-zu-kempo), l'entraînement martial allant chez eux généralement de pair avec leurs préoccupations philosophiques ou métaphysiques.

C'est d'ailleurs au XII^{ème} siècle, d'après un vieil ouvrage, le « **Gukansho** », que **Minamoto no Yoritomo**, lui-même fondateur du gouvernement de Kamakura, pratiquait habilement le ju-jitsu ; on l'appelait alors tegiki ou tedoru (signifiant « mains habiles » ou « maniement des mains dans le combat »).

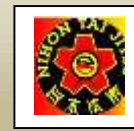
Ayant besoin d'hommes forts pour asseoir son autorité, Minamoto exhortait ses samouraïs à pratiquer toutes les formes d'arts martiaux ; l'indication du « Gukansho » paraît donc très crédible.

Une autre trace sérieuse, au point que nombre d'historiens japonais y voient le véritable acte de naissance du ju-jitsu, est laissée au XVI^{ème} siècle par **Hisamori Takenouchi**, fondateur de l'un des styles majeurs.

Enfin, deux autres précurseurs apparaissent au XVII^{ème} siècle :

► le premier est Chinois, Il s'appelait **Chang Yuan Pin** (ou Chin Gempin, en japonais) et vécut de 1587 à 1670, après avoir été naturalisé Japonais en 1659 ; il apporta le go-ti et le chin-na chinois, des formes de kung-fu (kakuteijitsu en japonais), au temple Kokushoji (ou Shyokoku) de Yedo où il enseigna son art à trois ronin, Fukuno Masakatsu, Miura Yoshitatsu et Isogai Jirozaemon ; ces trois disciples, fondant chacun par la suite leur propre école, sont considérés comme les patriarches du ju-jitsu par de nombreux styles qui prétendent en dériver. Même si le ju-jitsu existait déjà avant lui, ce Chinois providentiel fut responsable d'une soudaine expansion de l'art.

► Le second personnage important de cette époque, rival du premier dans la recherche de la paternité du premier ju-jitsu codifié, fut **Shirobei Akiyama**, un médecin de Nagasaki qui aurait étudié en Chine trois méthodes de hakuda et 28 techniques de kwappo (ou kuatsu : procédés de réanimation). De retour au pays, il fut déçu par la superficialité de ses disciples et, mortifié, se retira pour une longue méditation dans un temple ; après 100 jours de contemplation intérieure, en plein hiver, il eut soudain l'illumination en voyant une branche de saule ployer sous la neige avant de se détendre, libérée. Cette défense naturelle et toute en souplesse de l'arbre si frêle l'impressionna beaucoup ; il appela sa propre méthode de **ju-jitsu yoshin-ryu**, « Ecole du cœur de saule ».



L'origine du ju-jitsu proprement dit :

Construction intelligente et non plus résultat empirique, semble bien se situer entre **1600 et 1650**. Que ce soit Chin Gempin ou Shirobei Akiyama ou encore un autre, le tronc commun semble se placer à l'aube de **l'ère des Tokugawa** ; à partir de là, plusieurs centaines de styles vont chercher à s'individualiser au cours des deux siècles suivants.

Sur le plan historique, **le KOJIKI** livre des choses anciennes, un des plus vieux ouvrages de référence, puis plus tard le **NIHON SHOKI**, relatent des épisodes de lutte corps à corps.

Dès le début de l'ère MUROMACHI, à partir du **XIV^{ème} siècle**, le SUMO et le **KUMI UCHI** commencèrent à se codifier. Faisant partie de la formation des SAMOURAI, ils donnèrent naissance vers 1500 au **BU-JITSU** (Technique de Combat) et à de nombreux RYU, chacun de ces RYU ayant une méthode et surtout une technique propre à lui-même. Chaque RYU transmettait oralement l'ensemble codifié du maître aux disciples.

Les premiers RYU naquirent durant le Japon médiéval, vraisemblablement au **XV^{ème} siècle**. Issu de ces RYU, l'art des BUSHI (guerriers) allait progressivement trouver sa forme définitive. Cependant, ce ne fut qu'au début du **XVII^{ème} siècle** que le nom de JU-JUTSU apparut fréquemment à la place de l'appellation **KUMI-UCHI**.

L'histoire des plus connus d'écoles Ju-Jitsu

Ouvrage de référence: le **BU-JUTSU RYU JOROKU** (biographie des fondateurs de RYU).

Takenouchi-ryu

A l'origine de ce style (on trouve aussi takenouchi-ryu ou hisamori-ryu), une bien étrange histoire, dont le sens se retrouve dans la création d'autres styles de combat avec ou sans armes.

L'histoire dit qu'en 1532 un bushi de haut rang appelé **Hisamori**, fils d'un daimio (gouverneur), partit pour le temple de Sannomiya, dans la province d'Okayama, pour y faire retraite et s'y livrer à l'étude intense, en solitaire, de l'art du bokken et du jo. Pendant 7 jours et 7 nuits il se soumit à un entraînement inhumain, frappant les arbres de son bokken, jusqu'aux limites de l'endurance ; épuisé, il finit par sombrer dans un profond sommeil, couché sur son bokken. Il eut alors une vision étrange, sans qu'il sut jamais s'il rêvait ou si l'apparition qui se tint soudain en face de lui, sortie de nulle part, était bien réelle : un yamabushi (guerrier vivant en moine dans la montagne) aux cheveux gris lui apprit qu'il serait plus efficace en réduisant de moitié la longueur de son bokken et lui démontra de merveilleuses techniques de combat à main nue où le faible pouvait aisément triompher de plus fort. A l'aube, il disparut. Fort de cette caution mystérieuse, comme si les dieux lui avaient tendu la main pour la récompense de ses



efforts, Hisamori prit le nom de **Toichiro Takenouchi** et jeta les bases de son école de ju-jitsu avant de mourir à l'âge de 51 ans, après avoir instruit dans son art de nombreux samouraïs de son clan.

Son fils eut le privilège de faire la démonstration de takenouchiryu devant l'Empereur Gomizuno qui, fortement impressionné, l'appela « hinoshita tonde kaizan » (l'art de combat suprême et inégalé), et autorisa ses pratiquants à utiliser des cordes de couleur pourpre, la couleur impériale, pour ses techniques de nojo-jitsu (techniques d'immobilisation avec 2 cordes) ; car, à côté du ju-jitsu proprement dit, cette école pratiquait également jo-jitsu, naginata et tsukabukuro (sabre court).

Le petit-fils du fondateur fut l'un des compagnons de Miyamoto Musashi, le plus célèbre escrimeur de l'histoire du Japon. 630 techniques furent enseignées de père en fils, jalousement préservées, jusqu'au 13e descendant actuel, également appelé Toichiro Takenouchi, dont la fille aînée prendra la relève. Mais l'enseignement s'est, de nos jours, réduit à 150 techniques.

Yoshin-ryu

Deux versions coexistent pour expliquer la naissance de cette école. Le lecteur connaît déjà la première, qui accrédite l'histoire du médecin Shirohei Akiyama et son illumination au vu d'un saule sous la neige, ce qui expliquerait le nom même du style, « École du cœur de saule » (yo = saule, shin = esprit, ryu = école).

Une deuxième version, moins connue sans doute parce que moins prosaïque, fait état d'un certain Yoshin Miura, également médecin, qui mit au point 70 techniques pour entraîner le corps, car il pensait que la maladie était toujours provoquée par un déséquilibre entre le corps et l'esprit ; il eut deux disciples qui fondèrent, après sa mort, l'un yoshin-ryu, l'autre miura-ryu. Il semblerait cependant qu'il s'agisse du même homme, médecin de Nagasaki, mais qu'il y ait eu deux versions pour expliquer le nom porté par son école ; une chose est certaine : qu'il l'ait découvert soit au cours de ses tribulations en Chine, soit après sa méditation de 100 jours, soit encore de lui-même, il fait, le premier, état de manière éclatante du principe de la souplesse qui sera repris deux siècles plus tard par Jigoro Kano dans son judo du Kodokan.

Kito-ryu

École célèbre qui, comme yoshin-ryu, influencera profondément Jigoro Kano dans sa recherche synthétique à partir des anciens ju-jitsu : elle descend de **Fukuno Masakatsu**, l'un des trois samouraïs formés par le Chinois Chang Yuan Pin dans la première moitié du XVII^{ème} siècle. Cette école devint ryai-shinto-shintoryu-wajitsu avec Heizaemon Terada, élève de Fukuno ; enfin l'art fut encore modifié par la génération suivante pour devenir **kito-ryu**.



Très tôt, l'originalité de cette école résida dans sa recherche des éléments « internes » et leur expression corporelle sous la forme de projections ; elle se rapproche en bien des points des anciennes écoles d'aiki-jitsu avec, notamment, cette notion de wa (harmonie), c'est-à-dire la volonté de s'adapter à l'environnement et à l'adversaire, de faire corps avec lui pour mieux le subjuguer. Les deux représentants les plus connus de kito-ryu furent, au XIX^{ème} siècle, Tsunetoshi Iikubo et Tozawa Tokusaburo ; le premier enseigna son art à **Kano**, le second à **Ueshiba**, ce qui explique que les éléments les plus importants de kito-ryu aient directement influencé le judo puis l'aikido, arts à travers lesquels kito-ryu survit en partie.

Daito-ryu

C'est une école d'aiki-jitsu.

TENJIN SHINYO RYU

Il s'agit de la fusion de deux anciens RYU, le **YOSHIN** et le **SHIN NO SHINDO**. Le fondateur de la première, comme nous venons de le lire, s'appelait SHIRONEI AKIYAMA et vivait au 17^{ème} siècle. L'école SHIN NO SHINDO fut fondée par le policier YAMAMOTO. Les deux méthodes furent réunies par ISO MATAEMON senseï, sous le nouveau nom de TENJIN SHINYO RYU.

ISO MATAEMON s'attacha spécialement au travail de l'ATE-WAZA (les coups), son troisième successeur qui portait le même nom fut un des professeurs de JU-JITSU de maître J. KANO. Ce dernier et maître ISO firent d'ailleurs une démonstration de JU-JITSU devant le général GRANT en visite au Japon.

L'ECOLE YORITOMO

Fondée par **MINAMOTO NO YORITOMO**. Celui-ci exhortait ses hommes à pratiquer les arts martiaux en accordant une large place au ju-jitsu. Les noms TEDORI et TEDIKI furent souvent employés dans cette école. La devise de MINAMOTO était la suivante: "remportez la victoire sur le dos votre cheval mais n'y régniez pas".

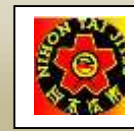
TAI-JITSU RYU

Méthode spécialisée pour le combat corps à corps et contre armes légères (sabre court, poignard): l'étude se faisait entre BUSHI revêtus d'une armure légère et armés d'un TANTO.

Le TAI-JITSU était aussi appelé **KOSHI NO MAWARI**.

Le nom JUDO était employé par l'école JIKISHIN RYU à l'époque TOKUGAWA (1600).

Ce style de ju-jitsu n'avait rien à voir avec le JUDO du KODOKAN créé par maître KANO en 1882.



KITO RYU JU-JITSU

Cette école créée au 17^{ème} siècle par le maître **UKUNO** élève du chinois CHANG YAN PIN et par ses successeurs les maîtres TERADA et IBARAGI. Ce dernier amena l'école à la prospérité. Dans un ouvrage secret FUJI YOSHIMURA élève et successeur de maître IBARAGI désigne la forme positive et la forme négative de KITO RYU: "on doit vaincre avec l'une ou l'autre de ces formes, on doit vaincre la vigueur par la souplesse en sachant utiliser la force adverse tout en préservant la sienne; on ne peut pas vaincre lorsque l'on a l'intention de déployer sa force sur la force adverse". Comme on peut le constater, les principes mêmes du JU-JITSU et du futur JUDO du KODOKAN sont ici mis à l'évidence. JIGORO KANO y fût élève.

L'APPORT DES ÉCOLES D'AIKI-JITSU (DAITO-RYU)

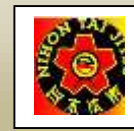
Comme bien avant le judo on parlait du ju-jitsu, on parlait d'aiki-jitsu plusieurs siècles avant l'aikido, les « voies » (do) étant l'aboutissement des anciennes techniques (jitsu).

Cependant, **jujitsu** et **aiki-jitsu** avaient autrefois bien plus de rapports que n'ont aujourd'hui judo et aikido ; c'est pourquoi l'étude de l'aiki-jitsu peut être englobée dans celle du ju-jitsu, du moment que ce terme reste compris dans son sens générique.

En fait, peu de pratiquants d'arts martiaux ont entendu parler de ce parallélisme séculaire entre ju-jitsu et aiki-jitsu, restant convaincus que l'aikido est également issu, comme le judo, du premier.

Pour beaucoup, l'aiki-jitsu fut, dès le début, une méthode supérieure au ju-jitsu, comme le serait un système conçu par des nobles par rapport à un autre conçu par de simples manants ; c'est ce que tendent à expliquer les maîtres d'aiki-jitsu en disant que leur art est parent du ken-jitsu, art du sabre, donc art noble par excellence. Dans l'art de l'aiki la main nue, ouverte, n'est jamais que le symbole de la lame, du katana...

Il y a aussi la légende de son origine : l'aiki ne devrait rien aux étrangers chinois puisqu'il existait déjà à l'époque de Kamakura, créé de toutes pièces par **Minamoto Yoshimitsu**. A en croire cette légende ; l'aiki serait purement nippon, et un art de l'élite, contrairement au ju-jitsu où pouvait se complaire l'homme du commun ! Cette appréciation péjorative à l'égard de la seconde méthode, soigneusement entretenue de nos jours encore par certains experts, se fonde en plus sur une notion originale de l'aiki qui, elle, mérite effectivement davantage de considération.



En effet l'aiki évoque, dans le terme même, une manière de vaincre en accord avec le milieu ambiant et la situation créée par l'adversaire. **Ai** signifie concentré, union, harmonie, et **ki** évoque l'esprit ou l'énergie interne. L'aiki est donc l'expression d'un esprit (ou d'une énergie personnelle) qui « colle » celui (ou celle) de l'adversaire.

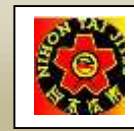
Certes, dans son sens général **ju**, dans ju-jitsu, évoque le même principe de souplesse et d'adaptation ; mais peut-être y a-t-il dans celui de l'aiki une notion plus profonde encore, à la fois cérébrale et philosophique, faisant appel à la doctrine chinoise du yin et du yang comme on le verra plus loin. L'aiki semble mettre moins l'accent sur les techniques du corps que sur cette notion de ki, si difficile à traduire et qui — tous les arts martiaux nippons se trouvent d'accord sur ce point — est la véritable source de l'efficacité.

Si l'on exclut la version parant le seul Minamoto Yoshitsune du mérite de la découverte de l'aiki-jitsu, on s'aperçoit que les premières écoles d'aiki-jitsu devaient être contemporaines de celle du ju-jitsu. Deux noms émergent de cette époque lointaine :

- le premier est celui de **Goto Tamanemon Tadayoshi** (1644-1736), fondateur présumé de l'école **daito-ryu**, qu'il enseigna à côté d'autres méthodes de ju-jitsu aux samouraïs du **clan Aizu** à partir de 1671 ;
- le second est celui de **Takeda Takumi no Kamisoemon** (1758-1853), un lettré chinois, encore, non seulement versé dans l'art du combat mais également dans la doctrine du Taoïsme, qui enseigna ces mêmes guerriers du **clan Aizu**, considérés par les historiens japonais comme des combattants particulièrement redoutables. La technique de Takeda apparaît alors sous le nom de **takeda-ryu**, et sa doctrine spirituelle sous celui de « **aiki in yo ho** » (doctrine de l'harmonie de l'esprit sur la base du yin et du yang, éléments négatifs ou positifs contenus dans chaque chose de l'Univers).

Cette synthèse originale, à partir de **daito-ryu**, **takeda-ryu** et la notion d'aiki, est alors appelée d'un terme générique : **oshikiuchi**, technique de combat qui n'était enseignée qu'aux samouraïs de haut rang (encore cette notion d'élite) et où excellaient ceux du **clan Aizu** ; fidèles à la tradition, respectant les règles du bushido (le code d'honneur du samouraï), ces hommes d'une trempe particulière furent beaucoup moins affectés que d'autres samouraïs par la perte des vertus guerrières de la période d'Edo, et continuèrent à s'entraîner avec passion comme si leur vie en dépendait.

Mais en 1871, la révolution Meiji dissout les clans ; les valeureux guerriers d'Aizu sont dispersés. L'aiki-jitsu faillit bien disparaître. La survie de la technique oshikiuchi fut due à **Saigo Tanomo Chikamasa** (1829-1905), membre du clan déchu, également prêtre Shinto.



Dès qu'il le put sans attirer sur lui la curiosité de la police impériale, il songea à transmettre l'art à un homme digne de confiance :

► En 1877 il s'y prit une première fois avec **Shida Shiro**, alors âgé de 9 ans. Shida étudia sans relâche, tout en complétant, à partir de 1881, par l'étude des techniques de **tenjin-shinyo-ryu**, école dans laquelle il fut d'ailleurs remarqué par Jigoro Kano qui le nomma plus tard assistant à son Kodokan.

En 1884, Shida Shiro, en épousant la fille de son maître Saigo Tanomo, prit le nom de **Saigo Shiro**, nom sous lequel il passera dans l'histoire du judo. On sait au moins qu'un grave conflit de conscience le perturbera quelques années plus tard : tiraillé entre l'oshikiuchi et le nouveau judo, Saigo Shiro abandonnera le tout pour ne pas avoir à choisir entre ses deux maîtres, Saigo Tanomo et Jigoro Kano... Il quitte définitivement Tokyo en 1891 pour se consacrer le reste de sa vie à l'étude du kyudo (tirc à l'arc), discipline où il obtint d'ailleurs le haut rang de hanshi.

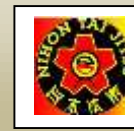
► On conçoit la déception de Saigo Tanomo qui rechercha aussitôt un autre homme capable d'assimiler et de transmettre les secrets de l'aiki-jitsu. Il trouva **Takeda Sokaku** (1858-1943), un membre du clan dispersé d'Aizu. Et, cette fois, la chance lui sourit. Takeda Sokaku était un petit homme assez exceptionnel ; kendoka (escrimeur) de génie, il était si fort dans son art qu'on le surnommait déjà « le petit Tengu d'Aizu » (Tengu était le nom donné à un être mythique, mi-homme, mi- oiseau, vivant dans la montagne, génie du Kenjitsu et du bujitsu en général).

Il fallut encore vingt ans avant que Takeda Sokaku accepte enfin d'étudier l'ancien oshikiuchi sous la direction du vieux Saigo qui le suppliait de comprendre que le Ken-jitsu n'avait plus sa place dans la société moderne d'alors. Mais tout se passa alors très vite : les bases martiales de Takeda étaient si bien assimilées qu'il maîtrisa très vite les techniques de l'aiki-jitsu. Avant de mourir, Saigo lui demanda de diffuser son enseignement.

C'est ainsi que l'on trouve Takeda à Hokkaido, l'île septentrionale du Japon, où il instruisit dans son art les forces de la police dès 1908. Pour une raison de prestige, Takeda appelait alors son art **daito-ryu**, mais en fait sa technique n'avait plus rien à voir avec l'ancien daito-ryu du clan Aizu.

Il est vrai cependant que le nouveau daito-ryu contenait tout l'aiki-jitsu, encore perfectionné, des anciens samouraïs d'Aizu, avec d'autres influences en plus.

Takeda Sokaku eut de nombreux disciples mais les plus célèbres furent **Tatasuto Yoshida** et surtout **Morihei Ueshiba** qui donnera, sous la forme de l'aikido, une vie nouvelle à ces techniques léguées d'un long passé.



DES TECHNIQUES (JITSU) AUX VOIES (DO)

Du ju-jitsu au judo :

Si Jigoro Kano (1860-1938) ne fut peut-être pas le premier à voir l'intérêt d'une synthèse des anciennes techniques, il fut le premier à avoir assez de personnalité et de dons pour y arriver.

Voir : **SENSEÏ JIGORO KANO**

De l'aiki-jitsu à l'aikido

Le deuxième grand rassembleur des anciennes techniques développées au Japon au cours des siècles précédents, mais plus spécialement de celles de l'aikijitsu, fut Morihei Ueshiba (1883-1969).

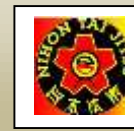
Voir : **Ô SENSEÏ MORIHEI UESHIBA**

Du wa-jitsu au wado-ryu

Quoiqu'ayant été familiarisés, dans un premier temps de leur étude, avec les techniques de l'até-waza, ni Kano ni Ueshiba n'en feront un élément central de leurs méthodes respectives, le premier parce qu'elles ne sont pas applicables sans danger à l'orientation surtout éducative de son judo, le second parce qu'elles sont en contradiction formelle avec l'orientation profondément pacifique de son aikido.

Cependant, les arts de la percussion (kempo), également venus de Chine, existaient très nombreux dans l'ancien Japon ; mais, à la différence de la Chine et de ce qui se fera à partir du XVII^{ème} siècle à Okinawa, l'art de l'até-waza ne fut pas systématisé en un groupe nettement délimité ; il existait en partie annexe du ju-jitsu classique et l'on enseignait d'y faire appel comme à un moyen complémentaire pour créer une ouverture en combat rapproché (surtout par coups de coude ou de genou) ou pour conclure lorsque, d'aventure, le combattant se retrouvait sans armes. Mais, contrairement à ce qu'enseignera le karaté, l'atémi ne sera jamais une fin en soi pour le ju-jitsu (seuls des hommes réduits à la dernière extrémité — ce sera le cas des Okinawais dominés par les Japonais à partir du XVII^{ème} siècle pourront concevoir un tel usage de leurs « armes naturelles »).

Lorsque le Japon découvre le karaté d'Okinawa forgé en vase clos jusqu'au début de ce siècle, cette nouvelle orientation de l'art du combat individuel sera une révélation pour beaucoup, les techniques de l'atémi y étant largement supérieures à ce qui existait dans les systèmes japonais.



Un homme sera particulièrement frappé par cette découverte et y verra un apport extérieur également capable de renouveler l'ancien ju-jitsu japonais.

Cet homme, **Otsuka Hironori** (1892-1982), fera également sa propre synthèse. Il avait étudié le ju-jitsu de shindo-yoshin-ryu dès l'âge de 6 ans, art où il obtint la maîtrise en 1921. Or l'année suivante, **Gichin Funakoshi**, invité d'Okinawa, fait une éblouissante démonstration de karatedo à Tokyo. Otsuka sera parmi ses premiers élèves ; mais, tout en progressant dans l'étude du shotokan-ryu, Otsuka songe à se servir également de ce qu'il savait du ju-jitsu.

En 1935, sur les conseils de son maître, il crée son propre style de karaté, le **wado-ryu**, où il retient l'idée de wa (harmonie), qui existait déjà dans l'une des anciennes appellations du ju-jitsu. Son karaté est plus « japonais » que les autres styles développés par la suite, incorporant notamment davantage de techniques d'esquives, de contrôles et de projections.

LE JU-JITSU CONTEMPORAIN AU JAPON

Les survivants d'une tradition

Après 1895 est fondé à Tokyo le **Dai Nippon Butokukai**, organisme national destiné à assurer dans le Japon moderne la survie des disciplines martiales de l'époque classique ; il était temps.

Dans chaque art seront désignés les meilleurs experts pour y enseigner. Seront surtout concernées les disciplines nobles, c'est-à-dire faisant usage d'armes, mais également le judo puis l'aikido. Surtout, la création de cet organisme est le signe d'un changement de climat, plus favorable désormais au retour des choses anciennes, dont le ju-jitsu ; c'est ce qui explique que, devant le succès du judo et de l'aikido, les deux « grands », d'autres anciens systèmes de ju-jitsu vont renaître avec plus ou moins de bonheur.

Beaucoup d'experts chercheront d'ailleurs à se définir par rapport aux do, comme maintenant avant tout dans leurs écoles l'efficacité martiale des anciens jutsu ; d'autres accentuent l'un ou l'autre de ces aspects selon le goût du jour et de la demande... car bien évidemment le problème, pour nombre d'entre eux, est de se faire connaître dans un monde qui n'accorde d'attention qu'aux grands.

Le Japon d'aujourd'hui voit renaître quantité de petits dojos de quartier, souvent inconnus, n'ayant que quelques pratiquants, où le maître des lieux enseigne telle ou telle technique traditionnelle. C'est parfois vrai, et sa technique de ju-jitsu en vaut une autre, mais il est souvent difficile de s'y reconnaître vraiment . Le temps des maîtres indiscutés et dominateurs semble bien révolu.



Dès avant la mort de Morihei Ueshiba, ses disciples se divisèrent ; aujourd'hui, pour beaucoup d'entre eux l'aikido est redevenu un aiki-jitsu personnel. En voici les principaux courants :

► **Kishomaru Ueshiba**, fils du fondateur, ainsi que Koichi Tohei, poursuivent dans la ligne de feu Maître Ueshiba.

► **Kenji Tomiki**, également haut gradé en judo (1899-1978), enseigna au Kodokan (dojo central du judo à Tokyo) une méthode d'aikido qui est beaucoup plus une méthode de self-défense et un système d'éducation physique, avec pratique de la compétition (aspect fondamentalement rejeté par la voie tracée par Maître Ueshiba).

► **Gozo Shioda**, qui a fondé le Yoshinkan, enseigne le yoshin-aikido qui est techniquement très près de l'aiki-jitsu, avec beaucoup de réalisme dans l'optique du combat, tout en restant spirituellement assez proche de l'aiki de Me Ueshiba.

► **Minoru Mochizuki** enseigne dans son Yoseikan un aiki également très près des formes anciennes de combat.

D'autres anciens disciples de Ueshiba propagent actuellement un aiki à tendance dure, visant avant tout l'utilité en défense, et se trouvant de ce fait les survivants directs des anciennes formes d'aiki-jitsu ; ainsi :

- Hirai : le korindo-aikido
- Inoue : le shinwa-taido
- Otsuki Yutaka : l'otsuki-ryu
- Hoshi Tetsuomi : le kobu-jitsu
- Tanaka Setaro : le shin-riaju-heiho
- Noguchi Senryuken : le shindo-rokugo-ryu.

Enfin, reprennent vie d'autres formes plus ou moins synthétiques de l'ancien ju-jitsu, complétant cette volonté assez générale de retour aux sources par-delà les transformations qu'avait subi cet art sous l'effet de la vague moderniste du début de ce siècle. Ainsi :

► **daito-ryu-aiki-ju-jitsu** est toujours enseigné aujourd'hui sous la direction de **Takeda Tokimune**, qui a déjà formé de grands experts tels Horikawa Kotaro, Sagawa Yuki Yoshi, Matsuda Hosaku.

► **hakko-ryu-ju-jitsu** se développe de plus en plus, non seulement au Japon, mais encore aux U.S.A., au Canada, en Europe. Le créateur en est **Ryuho Okuyama** (décédé en 1987) qui enseigna une synthèse de techniques d'aiki-jitsu, style de ju-jitsu semble se développer ces dernières années avec succès en France et en Belgique.

► **Le shorinji-kempo** est une autre synthèse due à **Nakano Michiomi**, plus connu sous son surnom de So Doshin, qui a essayé de regrouper les techniques de projection, de luxation, de contrôle et de coups frappés issus du shaolin-zu-kempo chinois.



Il est évidemment impossible de faire toujours la part de la véritable tradition et celle de l'innovation personnelle ; en réalité, il y eut généralement les deux. Cependant les ju-jitsu précédents évoquent assez fortement le rôle de la tradition dans leur état actuel, alors que ceux que nous présenterons ci-après sont résolument des systèmes modernes, certes construits en grande partie à partir d'éléments techniques anciens et d'origine variée, mais historiquement très jeunes ; leurs fondateurs sont d'ailleurs les premiers à le reconnaître.

Les orientations modernes des Arts Martiaux au Japon

Le taiho-jitsu

C'est le système d'intervention et de défense mis au point à l'usage des forces de police. Il est essentiellement pragmatique et ne s'intéresse qu'aux circonstances susceptibles d'arriver réellement, au coin de la rue.

Dès 1924 une Commission d'Études fut établie à Tokyo, où siégeaient les hauts gradés dans divers budo, notamment en ken-jitsu et en judo (dont **Nagaoka, Mifune, Nakano** et **Sato**) ; plus tard y entrèrent également Otsuka, fondateur du wado-ryu et Horiguchi, un expert du tir au pistolet ; on étudia jusqu'à la boxe anglaise pour l'incorporer dans le système.

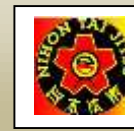
Celui-ci prit le nom de **taihojitsu** en 1947 et fit partie du manuel officiel du policier japonais.

Keibo-soho

C'est une méthode complémentaire de taiho-jitsu, où il est fait usage d'une matraque équipant officiellement la police japonaise depuis 1946 ; elle incorpore des notions de ju-jitsu (bâton) et de l'ancien ju-jitsu de ikaku-ryu, et a été codifiée par Shimizu Takagi, maître du **shindo-muso-ryu**.

Tokushu-keibo-soho

C'est une méthode de close-combat en usage dans l'armée japonaise depuis sa reconstitution en 1954 ; elle fut mise au point sous la direction technique du Major **Chiba Sanshu**, expert en plusieurs arts martiaux dont il fit sa propre synthèse. Là encore, tout est basé sur le réalisme ; ne sont retenues que les techniques valables en toutes circonstances. On remarque notamment des coups de poing donnés verticalement (tate-zuki) et non avec rotation du poignet comme en karaté, et des coups de pied uniquement portés du talon.



Le goshin-jitsu du Kodokan

Il s'agit des techniques de self-défense enseignées au sein du judo du Kodokan, sous forme de kata. En fait, tous les katas de judo sont applicables, avec un minimum d'adaptation, à la défense, notamment nage-no-kata (formes de projections), kime-no-kata (formes de décision) et sei-roku-zen'yo-kokumin-taiiku-no-kata (kata exécuté en solitaire et portant sur les coups frappés). Cependant la volonté d'un plus grand réalisme face à des situations créées par la criminalité moderne (notamment le besoin de riposte à d'éventuelles menaces avec revolver) a conduit à ce kata créé en 1956 seulement, et que l'on appelle parfois shin-kime-no-kata (les nouvelles formes de décision). Le goshin-jitsu prévoit 21 situations de base.

LE JU-JITSU EUROPÉEN

Le ju-jitsu a, en Europe, une assez vieille histoire. On peut d'ailleurs mentionner un précurseur du vieux continent qui a laissé des traces étonnantes : ainsi le Hollandais Nikolaus Petter qui fait, dans un livre publié à Amsterdam en 1674, la première compilation, en 71 croquis, des techniques de lutte alors connues en Occident. On reste confondu par la ressemblance de certains de ces croquis avec ce que les Japonais nous apprendront par la suite... Faut-il alors croire au génie propre des Européens ou admettre que des échanges avaient déjà eu lieu à la faveur de contacts des premiers navigateurs blancs avec l'Empire du Soleil Levant ?

Il faudra attendre les débuts de ce siècle pour voir s'éveiller l'intérêt du public pour le Ju-Jitsu :

► Le premier impact se fit sur en Angleterre autour de 1900,

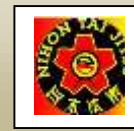
Le Capitaine britannique HUGUES s'inscrit au KODOKAN de TOKYO.

En Grande-Bretagne, plusieurs professeurs japonais ouvrent des DOJO au début du siècle. Parmi eux, le célèbre YOKIO TANI, lui-même professeur au Club de l'école Japonaise d'Oxford Street à Londres.

Deux français, Jean-Joseph RENAUD et Guy de MONTGRILHARD dit RE-NIE s'inscrivent à ces cours. Le premier DOJO s'ouvre à Paris, rue de Ponthieu en 1904.

RE-NIE écrasa le célèbre lutteur Georges DUBOIS, le 26 Octobre 1905, au cours d'un match défi. Georges DUBOIS bien que beaucoup plus lourd et mieux préparé physiquement que Guy de MONTGRILHARD, sera bloqué au sol et abandonnera sur une clé de bras.

► En 1908, l'enseigne de vaisseau LE PRIEUR sera la premier français à étudier le JUDO et le JU -JITSU au Japon. Malheureusement, à son retour en France, faute de partenaire valable, il abandonnera peu à peu les arts martiaux.



► En 1906, s'ouvrit la première école allemande de ju-jitsu à Berlin sous la direction d'Éric Rahn, qui avait appris l'art au contact de Katsukuma Higashi . Puis c'est à nouveau l'éclipse, le ju-jitsu étant considéré comme un « sport » trop brutal pour la Belle Epoque.

► En janvier 1916, le Capitaine Allan Smith obtient, le premier, sa ceinture noire du Kodokan et publiera l'année suivante « Les secrets du ju-jitsu », en sept fascicules).

► En 1924, le ju-jitsu redevient d'actualité avec la venue en France et les démonstrations de Keishichi Ishiguro, du Kodokan

► En 1933 Jigoro Kano lui-même et Shuidi Nagaoka passent par Paris au cours d'un périple européen ; le père du judo y fait la rencontre de Feldenkrais, un autre pionnier du judo français, et accepte de lui préfacer son « Manuel de ju-jitsu ».

MOSHE FELDENKRAIS, britannique d'origine israélite créa le premier DOJO officiel :le JIU-JITSU club de France aidé en cela par Monsieur et Madame JOLIOT -CURIE.

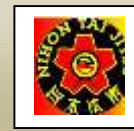
► En 1936, Feldenkrais fonde le « JuJitsu Club de France ».

► Mais le grand mouvement sera lancé par Mikinosuke Kawaishi qui débarque en France pour la première fois en 1935 ; son talent, son travail, et sa forte personnalité donneront le véritable coup d'envoi du ju-jitsu en France.

► En 1946 est fondée la Fédération Française de Judo et de Ju-Jitsu ; peu après, les deux termes cessent d'être confondus dans l'esprit des pratiquants. Pour que les choses soient désormais bien claires, Kawaishi publie une série de manuels de judo et une « Méthode de self-défense » célèbre, en fait la première synthèse réalisée en Europe par un spécialiste à partir des anciennes techniques de ju-jitsu éliminées du judo classique. Cet ouvrage a été pendant longtemps la « bible » nécessaire et suffisante pour tous les judokas désireux de compléter leur bagage technique avec une méthode pratique de self-défense.

En France

Trois méthodes de ju-jitsu sont en train de prendre le pas sur d'autres systèmes moins connus ; il ne faut pas forcément y voir le fait d'une supériorité par rapport aux autres, mais bien plus une meilleure organisation et une publicité plus efficace :



► L'atémi-jujitsu de Bernard Pariset

Ce dernier mit au point ce qui est devenu la méthode officielle de ju-jitsu enseignée dans le cadre de la Fédération Française de Judo et Disciplines affinitaires, et exigée pour l'obtention du Diplôme d'État de Moniteur et de Professeur de judo.

► Le Tai-Jitsu :

Tai-Jitsu a toujours été l'un des synonymes japonais du ju-jitsu (tai = corps, d'où « technique du corps ») ; quant aux techniques proprement dites, également issues du judo, de l'aikido et du karaté. Cette synthèse, est essentiellement due aux Français **Hernaez** et **Dubois**.

En 1957, JIM ALCHEIK, de retour du Japon où il passa plusieurs années chez Maître MINORU MOCHIZUKI, crée la Fédération Française de TAI JITSU (l'auteur deviendra le premier titulaire de la Commission Nationale en 1959).

► Le yoseikan-budo :

Le fils de **Minoru Mochizuki** est un expert bien connu dans diverses disciplines de budo, notamment en karaté et en aikido. Il a donc mis au point sa propre méthode de ju-jitsu qu'il enseigne également dans le cadre d'une Fédération autonome ; le yoseikan-budo est une synthèse très complète et particulièrement dynamique qui fait appel à de sérieuses connaissances des disciplines de base, judo, aiki et karaté.

Extrait des Livres : **JU – JITSU**
 R . HABERSETZER

FORCE MILLENAIRE
R. HERNAEZ